

Le dilemme éthique



Rouven Porz*

C'est l'été. Le soleil brille. J'ai rendez-vous à déjeuner dans le centre historique de Berne avec un médecin principal et une théoricienne des soins infirmiers. Je les connais assez peu. Elle travaille en Belgique, lui au Tessin. Tous, nous sommes engagés à titre privé dans différentes associations professionnelles. Notre rendez-vous d'aujourd'hui est également d'ordre privé. Je me prépare à converser à bâtons rompus: nous souhaitons mieux nous connaître en vue d'une éventuelle collaboration au niveau de nos associations professionnelles.

«Ah, voilà notre éthicien!», s'exclame le médecin en riant à mon arrivée. Ils sont déjà assis à une table, mi-soleil, mi-ombre. «Maintenant, faisons attention à nos paroles et veillons à être moralement corrects.» Il rit de plus belle. Elle aussi. J'ai l'habitude de ces réflexions et me réjouis *in petto* de sa distinction entre éthique et morale. En m'asseyant, je me demande si, lorsqu'un ramoneur rencontre des gens en privé, on commence aussi toujours par lui parler de chemi-nées. Sans doute. Nous nous mettons à bavarder. Nous décidons de manger d'abord et de ne parler de nos associations professionnelles qu'après le repas.

«Ah, voilà notre éthicien!»

Entre l'entrée et le plat principal, le médecin revient sur mon travail d'éthicien. «Hier, j'ai été confronté à un dilemme éthique», dit-il. «J'ai depuis longtemps pour patient un homme, âgé aujourd'hui de 70 ans, qui souffre d'un carcinome de la prostate entraînant régulièrement des métastases, avec radio-et chimiothérapie. Hier, il me dit: Docteur, j'ai beaucoup réfléchi et je ne veux plus suivre de traitement. Je veux me préparer à la mort. Ma femme et mes fils soutiennent ma décision. Je suis sûr de moi.» Le médecin fait une pause, puis reprend: «C'est quand même un dilemme pour moi en tant que médecin, car je veux continuer à le soigner. Qu'en pensez-vous, Monsieur Porz?» Je me dis: Je n'en pense rien, c'est la pause-déjeuner, avant de répondre à haute voix: «Mais c'est très bien comme ça. Il semble s'agir d'une volonté très claire du patient, non d'un dilemme.» Le médecin me regarde, surpris: «Mais je veux continuer à le soigner!» Mon téléphone sonne. Je me lève, m'excuse et m'éloigne pour téléphoner. Je retourne ensuite sans hâte à notre table. Le dilemme m'est revenu à l'esprit. Je m'étonne du nombre de fois où les gens utilisent le terme «dilemme éthique»

lorsqu'ils me parlent de leur quotidien professionnel. Cela tient-il à mon propre métier? Du point de vue philosophique, le dilemme éthique est une notion clairement définie où il n'y a aucune bonne solution: que je choisisse A ou B, je me rends coupable, je contreviens à des valeurs qui me sont si importantes qu'aucune solution supposée du dilemme ne peut être bonne. Dois-je dire cela au médecin? Il n'a pas affaire à un dilemme, puisqu'il sait exactement ce qu'il veut faire. Il s'agit, au pire, d'une situation problématique pour lui.

La théoricienne des soins infirmiers est en train de parler du temps où elle travaillait en tant que soignante, et d'une jeune femme enceinte qui avait à l'époque perdu son mari dans un accident de voiture. Quelques semaines plus tard, on a détecté un cancer chez le fils de cette femme, déjà âgé de neuf ans. L'infirmière évoque son travail dans le service de pédiatrie et raconte combien elle a trouvé éprouvantes les situations avec la mère. J'essaie poliment de réintégrer la conversation et dis: «Pour cette jeune mère, il s'est agi d'une réelle tragédie, ou d'une véritable situation limite.» «Oui, d'un vrai dilemme», répond ma voisine de table. Je commence à abandonner l'espoir d'une pause-déjeuner à caractère privé et retombe dans mon rôle de professionnel. Je demande: «Qu'entendez-vous ici par dilemme? Voulez-vous dire que c'était à l'époque un dilemme pour vous, en tant qu'infirmière, ou bien qu'il s'agissait d'un dilemme pour la femme enceinte? A mon sens, la situation de la femme pourrait plutôt être qualifiée de situation limite. Je n'y vois aucun dilemme, pas plus d'ailleurs que pour vous en tant que soignante. Pour Aristote, en revanche, la situation de la femme aurait sans doute plutôt constitué une tragédie.» Je continue à parler avant de réaliser que je fais de l'excès de zèle. Manifestement, nous n'en sommes plus à converser à bâtons rompus... Le médecin essaie de sauver ce qui peut l'être: «Voyons, Monsieur Porz, vous devenez bien sérieux. Les tragédies, ça n'existe qu'au théâtre!» Je me ressaisis, regarde brièvement le soleil, puis me tourne de nouveau vers mon voisin de table: «Désolé, déformation professionnelle... Catégoriser les situations est l'une de mes tâches principales dans le cadre de l'éthique clinique. Or, il existe une différence entre un dilemme et un problème. Ainsi qu'entre une tragédie et une situation limite.» J'essaie de sourire.

Rouven Porz*

* Dr phil., biol. dipl., Rouven Porz est responsable du service Ethique de l'Hôpital de l'Ile à Berne, chercheur à l'Institut für Biomedizinische Ethik de Zurich, secrétaire général de la *European Association of Centres of Medical Ethics (EACME)* et membre de la rédaction Ethique du BMS.